

Blaise Pascal (1623-1662)

On va commencer par rappeler quelques jugements :

- « J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime » (Voltaire, *remarques sur les Pensées de Pascal*).
- « ... cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal » (Chateaubriand, *génie du christianisme*).
- « ...j'avais pris l'habitude, depuis longtemps, lorsqu'on me posait la question, généralement mal intentionnée, de mes rapports avec Marx, de répondre qu'à tout prendre, et s'il fallait à tout prix s'affilier, je me dirais plutôt pascalien : je pensais notamment à ce qui concerne le pouvoir symbolique, côté par où l'affinité apparaît le mieux, et à d'autres aspects de l'oeuvre, moins aperçus, comme la révocation de l'ambition du fondement ». (Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, p. 10).
- C'est à sa conception de l'être humain comme tissu de contradictions, comme « gloire et rebut de l'univers » que je me suis voué à une anthropologie complexe... quand je lis au hasard les *Pensées*, je tombe sur des phrases sublimes ». (Edgar Morin, in *Le Point*).
- « Pascal demeure un allié indispensable pour tous ceux qui veulent accorder à la compréhension de soi la priorité sur l'amour de soi ». (Peter Sloterdijk, *Tempéraments philosophiques*, p.62).
- « Pascal n'écrit pas pour dire ce qu'il pensait. Il écrit pour penser » (Michel Schneider, *Pascal*).
- « Il faut le redécouvrir. Pascal. Le philosophe de la joie » (Dossier du *Magazine littéraire*, nov. 2015).

De ces jugements, nous pouvons retenir plusieurs choses :

- Avec Pascal, on est en présence d'un homme exceptionnel, qui a suscité des sentiments forts mais contrastés.
- Si sa biographie nous apprend que la religion a tenu une place importante dans ses préoccupations, on trouve parmi ceux qui l'apprécient des hommes qui ne partagent pas ses convictions spirituelles.
 - C'est la raison pour laquelle nous allons nous intéresser à ce qui chez Pascal ne requiert pas, du moins dans un premier temps, la prise en compte de son christianisme . Nous retiendrons des propositions qui ne supposent pas un engagement chrétien pour être comprises. Du moins on mettra cet objectif à l'épreuve. Ce qu'il y a de philosophique chez Pascal peut-il se soutenir sans requérir un complément chrétien ? jusqu'à quel point peut-on admettre cette affirmation par laquelle Pascal définit sa démarche : « Je ne dis pas cela par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre » ? (191B).
 - A quelle motivation humaine fait-il appel ? « zèle pieux » ou « intérêt d'amour-propre » ?
- « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses ; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste...(194B).

- Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes. (199B).
- Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables, misérables comme nous, impuissants comme nous ; ils ne nous aideront pas : on mourra seul... ». (211B).
- Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. (210B).

Ou Pascal ou Beckett

Ces *Pensées* nous livrent l'idée que Pascal se fait de la condition humaine. Cette idée se fonde sur l'analyse lucide de ce qui se présente à chacun d'entre nous, d'où l'emploi du « je ».

Ce qu'il décrit a été théorisé ensuite par les philosophes, notamment les philosophes dits « existentialistes », grâce aux termes de facticité, contingence, finitude, dérélliction.

- Facticité : c'est le fait pour un être de n'avoir pas de justification, du moins a priori, à son existence. Ce que Sartre formule ainsi : « 'Pourquoi cet être-ci est-il tel et non autrement ? 'Il est, en tant qu'il y a en lui quelque chose dont il n'est pas le fondement : sa *présence au monde*... dans l'appréhension de nous-même par nous-même, nous nous apparaissions avec les caractères d'un fait injustifiable » (*L'être et le néant*, p. 118).
- Contingence : c'est le fait d'être non nécessaire. L'existence de l'homme apparaît comme sans raison.
- Finitude : c'est le fait de concevoir la limitation comme signe d'imperfection (pour les Anciens, c'est l'infini qui est marque d'imperfection). La finitude se manifeste ici par l'ignorance, la naissance, la mortalité, → la temporalité.
- Dérélliction : ce terme désigne, initialement, la condition du nourrisson, état de dépendance absolue. Chez les existentialistes, Sartre en particulier, il désigne la condition de l'homme conçue comme celle d'un être « jeté dans le monde », comme le sont Wladimir et Estragon dans *En attendant Godot* de Samuel Beckett.

A noter :

- que cette finitude prend un tour particulier chez l'homme du fait qu'il en est conscient.
- que ces termes ont, du moins certains d'entre eux, une connotation empruntée au christianisme ; « dérélliction » renvoie à « déchéance ».

D'où cette question : cette analyse de la condition humaine ne reprend-elle pas, peut-être à son insu, une idée propre au christianisme, l'idée du péché originel ? Ou le péché originel ne serait-il pas la formulation symbolique d'un trait fondamental de la condition humaine, dont les expressions « dérélliction », « contingence », « finitude » seraient la mise en forme conceptuelle ?

- que l'on pourrait comparer la *pensée 199B* avec l'image de la condition humaine proposée par Platon dans *La République*.
- 1) Pascal. « c'est l'image de la condition des hommes » :
- « un nombre d'hommes.. tous condamnés... » --> Humanité → pluralité.
- « dans les chaînes » → prisonniers → nous n'avons pas demandé à être là, à exister.
- « tous condamnés à la mort » → la mort est le lot commun à tous les hommes.

- « égorgés à la vue des autres » → nous en sommes conscients.

On peut ajouter une idée supplémentaire : du fait que certains sont « égorgés » avant les autres, ils auront de la peine à former une communauté car la situation qui leur est faite risque de susciter des réactions plus ou moins égoïstes telles que « envie », « soulagement », « ressentiment »...

2) Platon, Livre VII, République . Socrate : « Représente-toi des hommes dans une sorte d'habitation souterraine en forme de caverne...les hommes sont dans cette caverne depuis l'enfance, les jambes et le cou ligotés de telle sorte qu'ils restent sur place et ne peuvent regarder que ce qui se trouve devant eux, incapables de tourner la tête à cause de leurs liens... Glaucon : « Tu décris là une image étrange et de bien étranges prisonniers ». Socrate : « Ils sont semblables à nous »... Socrate : « Examine dès lors la situation qui résulterait de la libération de leurs liens et de la guérison de leur égarement dans l'éventualité où, dans le cours des choses, il leur arriverait ce qui suit ».

Analyse comparative :

- Nous avons, pour décrire la condition humaine, la même image, celle de prisonniers.

- Il y a cependant une différence, ils ne voient pas la même chose !

- Pascal : « les uns étant égorgés chaque jour à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour ».

- Platon : « ...ils ne peuvent regarder que ce qui se trouve devant eux » i.e. le spectacle des ombres projetées sur la paroi de la grotte.

→ les prisonniers de Platon sont distraits par le spectacle. Ils ont la télévision dans leur cellule ! Pascal dirait « divertis », i.e. détournés de la vision de leur condition, ce qui la rend supportable. Leur « misère » est d'autant plus profonde qu'ils ne sont pas « malheureux » ! « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux de n'y plus penser » (168B).- → C'est la vie dans la caverne !

- Pascal : La seule chose qu'ils voient c'est le spectacle de la mort de leurs semblables, ce qui s'accompagne de douleur et les prive d'espérance.

- Platon : Il envisage la possibilité de libération de l'un d'entre eux.

→ Que conclure de cette comparaison ?

Tous deux partent du constat de l'absurdité initiale de la condition humaine. C'est le monde de *En attendant Godot*.

Pour Pascal l'examen de cette condition ne laisse, - si l'on s'en tient au plan humain - , aucune place à l'espérance.

Pour Platon, il y a place pour l'espérance, symbolisée par l'éventualité de la sortie de la caverne. Or cette sortie, c'est celle même de Socrate, c'est, pour Platon, la philosophie, en tant qu'elle s'incarne en Socrate !

→ Nous sommes en présence de deux conceptions de la philosophie par rapport au salut, à la vie réussie :

- a) La position philosophique rationnelle, représentée par Platon. Il faut noter cependant que la libération de la condition servile initiale est suspendue à une intervention « miraculeuse ». Platon parle de la vie philosophique comme d'un « beau risque ».

A titre d'illustration, deux manières contemporaines de formuler la position philosophique platonicienne :

- Jan Patočka (1907-1977) : « L'homme est, ou du moins, en certaines circonstances, serait à même de faire du monde humain, un monde de la vérité et de la justice. Comment atteindre cela, voilà justement l'objet du souci de l'âme » (*Qu'est-ce que la phénoménologie?*).

Le « souci de l'âme » n'est pas le « souci de soi », pas plus qu'elle n'est, comme dans les traditions religieuses, ce qui existe d'emblée et dont il faudrait avoir le « souci ». L'âme, du point de vue « phénoménologique », donc philosophique, de Patočka, c'est ce qui pourrait exister si elle est pour nous l'objet d'un souci. d'où le conditionnel, « serait », et le « en certaines circonstances ».

- Hannah Arendt (1906-1975) : « C'est le désastre, et non le salut, qui se produit toujours automatiquement et doit, par conséquent, toujours paraître inéluctable » (*Crise de la culture*).

C'est le « paraître » qui atténue l'affirmation du « désastre », qui laisse une place à l'espérance d'un monde sensé.

- b) La position de Pascal concernant la philosophie : celle-ci, et la raison par conséquent, ne peut que reconnaître son incapacité à assurer le salut de l'homme. « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent » (267B).

Pour Pascal, la tradition philosophique platonicienne consiste à faire de la raison une idole. Il rejoint Nietzsche sur ce point. Il s'en éloigne bien sûr en ce qu'il ne dénie à la raison la capacité de donner « le prix aux choses » (82B) que pour accrédi-ter l'idée selon laquelle le salut est bien possible, mais à condition de le chercher hors du monde en s'en remettant à la foi en Jésus-Christ.

L'alternative se formule ainsi :

- « Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas ; car il faudrait qu'il fût détruit, ou qu'il fût un enfer » (556B).

- « L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables ». (427B). -->**Ou Pascal ou Beckett !**

- N.B. on pourrait ajouter « ou Kafka » ; Il faut lire les quelques pages où Alexandre Vialatte, cet auteur « notoirement méconnu » fait une comparaison entre Pascal et Kafka.

- « Tout ce que Pascal dit de l'absurdité du monde, des contradictions de la raison, ôtée l'explication d'une révélation, où le sentir mieux que dans Kafka, quelles que soient les conclusions de l'écrivain tchèque ? Et si « tous nos malheurs nous viennent de ne pouvoir rester dans notre chambre » parce qu'elle nous limite au spectacle de notre condition et nous l'impose constamment pour notre angoisse, qui, mieux que Kafka, a filmé les spectacles désespérants de cette chambre de torture, ce qu'il peut y avoir en nous d'enfer préétabli » (*Mon Kafka*, p. 104).

Ou encore :

- « Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir » (B. Pascal, P. 183B).

- « « Ils savent que l'abîme est sous eux, pourtant ils s'engagent sur la corde »... (Est-ce du Kafka ou du Pascal ? C'est du Kafka...) » (A. Vialatte, *Mon Kafka*, p. 105).

Pascal et la machine

Il faut aussi, si l'on veut comprendre l'analyse pascalienne de la condition humaine, évoquer sa position par rapport au « mécanisme », qui est une philosophie dominante du XVII^e/siècle, dans la mesure où elle se présente comme une philosophie en accord direct avec la pensée scientifique.

- Mécanisme : « système métaphysique qui se propose d'expliquer l'Univers, uniquement par des causes matérielles et... efficientes » (Dict. de la philosophie, p. 657). Appliqué d'abord au monde matériel, le mécanisme a pour prétention d'expliquer aussi ce qui est attribué à l'esprit ou à l'âme.

Pascal adopte, dans une certaine mesure cette position. Il ne s'est pas contenté d'inventer une « machine arithmétique », il s'est demandé dans quelle mesure on pourrait considérer l'homme comme une machine, jusque dans l'explication de ses activités mentales. Si une machine peut calculer, ne pourrait-on pas, réciproquement, dire que la pensée, certains aspects de la pensée du moins, serait « machinale » ?

- « ...il y a des ressorts dans notre tête, qui sont tellement disposés que qui touche l'un touche aussi le contraire » (P. 70B).

Le mécanisme, appliqué à l'activité mentale, a pour conséquence de rendre problématique la prétention de l'homme à la maîtrise de ses décisions et même de ses convictions, de ses « créances ». A ce propos, Freud parle de la troisième humiliation que la psychanalyse (i. e. lui-même !) aurait infligé à l'humanité. On peut dire que le XVII^e/siècle l'avait devancé.

- « ... car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automates autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y-a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense... » (P. 252B).

Mais Pascal n'en tire pas la conséquence qu'une science « mécaniste » de l'homme, analogue aux « neurosciences » d'aujourd'hui serait envisageable.

- « *Descartes* – Il faut dire en gros : « Cela se fait par figure et mouvement », car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule. Car cela est inutile et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine » (P.79).

De sa position quant au mécanisme, nous pouvons retenir qu'elle va dans le même sens que ses réflexions plus « phénoménologiques » sur la condition humaine. Elle accrédite l'idée de la faiblesse humaine.

Une phrase de Michel Schneider exprime bien cet aspect de Pascal : « Ce n'est pas seulement l'opuscule de 1651 portant ce titre, c'est l'ensemble des écrits de Pascal qui devrait s'appeler *Traité du vide*. (Le magazine littéraire, nov. 2007).

Mais, concernant la condition humaine, ce n'est pas le dernier mot de Pascal...

En un sens, Pascal est à l'origine, avec la « machine arithmétique » du processus qui conduit à « l'intelligence artificielle » qui s'accompagne de l'idée selon laquelle « penser = calculer »

Mais s'il déclare que « nous sommes automates autant qu'esprit » (P. 252B), il faut en conclure que nous sommes aussi « esprit » ; D'où l'idée que pour lui, la pensée ne se réduit pas au calcul.

Si « pensée fait la grandeur de l'homme » (P. 346B), si « toute notre dignité consiste donc en la pensée... travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale » (P. 348).

La question est alors de savoir quel est le sens de cette « pensée », non calculante, dans ces propositions.

